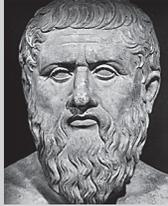


Platon

428-348 av. J.-C.



Platon est né à Athènes en 428 avant J.-C. Sa famille est aristocratique et il vise d'abord une carrière politique. Mais vers 410, il est introduit dans le cercle du philosophe Socrate. Né en 470 avant J.-C., à Athènes, Socrate a débuté sa carrière de philosophe suite à une révélation divine : l'un de ses amis, parti interroger le dieu Apollon, demande s'il existe sur terre un homme plus sage que Socrate. La Pythie répond « non ». Socrate veut comprendre le sens de ces paroles, et interroge des hommes réputés sages. Il se rend rapidement compte que ces hommes passent pour sages aux yeux de tous, surtout des leurs, mais qu'ils ne le sont point. Et Socrate de conclure : si je suis plus sage qu'eux, c'est qu'au moins je suis conscient que je ne sais rien. Socrate pense qu'Apollon lui donne pour mission de réveiller ses concitoyens en les incitant à devenir vertueux et sages. Il accomplit cette mission en discutant avec les uns et les autres, les interrogeant et éprouvant ce qu'ils soutiennent. En 399, on l'accuse de corrompre la jeunesse et de ne pas honorer les dieux de la cité. Il perd son procès et est condamné à boire la ciguë.

La mort de Socrate bouleverse Platon. Il se met à écrire des dialogues philosophiques dans lesquels il reproduit les discussions de Socrate, d'abord fidèlement, puis en insérant dans la bouche de Socrate ses propres idées. Il tente aussi de mettre en application ses idées politiques, en se rendant en Sicile, île gouvernée par un tyran : Denys de Syracuse. Denys réduit Platon en esclavage, mais ce dernier est racheté par ses amis et rentre sain et sauf à Athènes.

En 387, il fonde l'Académie, une école où l'on étudie la philosophie à travers des débats d'idées, ainsi que les mathématiques, la gymnastique et la médecine. Il tente de convertir Denys le Jeune, fils de Denys de Syracuse, à ses idées politiques, mais ce sera deux nouveaux échecs, en 366 et 360. Il meurt en 348. L'Académie lui survivra jusqu'en 529.

PRÉSENTATION DU *GORGIAS*

Gorgias est un rhéteur. La rhétorique est l'art de bien parler. À l'époque de Socrate et Platon, rhéteurs, sophistes et philosophes se disputaient le devant de la scène. Les rhéteurs et les sophistes prétendaient pouvoir enseigner aux jeunes gens de bonne famille à prouver tout et son contraire à travers un discours persuasif. Cet art de la persuasion se révélait très utile pour faire une carrière politique. Quand on est capable de persuader n'importe qui que telle chose est juste ou injuste, on peut gagner à soi la foule, les juges, les dirigeants. Gorgias précise qu'il ne faut pas faire un mauvais usage de ce pouvoir de persuasion. Mais ses deux disciples, Polos et Calliclès, qui interviennent tour à tour dans le dialogue, ne semblent pas suivre les traces de leur maître. Ils soutiennent en effet que les rhéteurs sont aussi puissants qu'un tyran, puisqu'ils peuvent nous persuader de faire ce qu'ils veulent, même le mal. Rien ne leur résiste : maîtriser la parole, c'est détenir le pouvoir absolu sur les autres. Or, pour Polos et Calliclès, avoir la puissance d'obtenir tout ce que l'on veut parce qu'on peut manipuler les autres, c'est être certain de s'assurer le bonheur le plus grand.

Socrate, et à travers lui Platon, s'oppose à ces affirmations. Toute sa vie, Platon s'est battu contre les rhéteurs et les sophistes. Il récuse le fait qu'on puisse être puissant et heureux en commettant les pires injustices. De plus, la rhétorique comme la sophistique ne sont que des imitatrices de la philosophie, seule véritable sagesse. Elles ne connaissent pas la justice, et sont donc incapables de l'enseigner, encore moins de faire en sorte qu'une cité soit justement gouvernée et que les citoyens deviennent meilleurs grâce aux lois. À l'inverse, le philosophe connaît la vérité et la justice, car il contemple par la pensée les vérités parfaites et éternelles. C'est pourquoi il a un rôle politique de premier plan : gouverner la cité.

Les enjeux de Bonheur et injustice

► Tyrannie et bonheur

Vaut-il mieux être un tyran, faisant tout ce qu'il veut, se débarrassant des gêneurs, s'enrichissant sur le dos du peuple ? ou vaut-il mieux être l'innocent que le tyran pille, asservit, assassine ? À cette question, Calliclès répond : être le tyran. Lui seul est l'homme le plus puissant et le plus heureux.

► Distinction nature/loi humaine

Tous, nous naissons avec des désirs, mais la nature donne à certains la capacité de les satisfaire, en les dotant de courage, de force, d'intelligence. Ces hommes deviendront les puissants de ce monde. Cependant, la nature n'est pas généreuse avec tous : d'autres naissent privés de capacités. Si on restait dans le règne de la nature, ces derniers seraient soumis aux premiers : c'est la loi du plus fort. Mais nous sommes dans une société civile : les faibles sont les plus nombreux, donc les plus forts, et s'arrangent pour que les lois soient en leur faveur en empêchant les plus forts de faire tout ce qu'ils veulent. Donc si l'on se place du point de vue de la nature, il est juste que les êtres privilégiés satisfassent tous leurs désirs. Si l'on se place du point de vue de la loi civile, cela est injuste.

► Bonheur ou malheur ?

Du côté des hommes naturellement doués, le bonheur est au rendez-vous s'ils peuvent satisfaire tous leurs désirs, mais pas si les faibles les en empêchent à travers les lois. Par contre, du côté des faibles, le malheur est systématiquement au rendez-vous : ils n'ont pas les capacités naturelles pour satisfaire leurs désirs, donc ils les répriment et ressentent de la frustration. Mais ils soutiennent que c'est un choix de leur part, car il est bon d'être tempérant, c'est-à-dire de ne pas satisfaire tous ses désirs ; et mauvais d'être intempérant. Cependant cela ne les rend pas plus heureux : ce n'est qu'une façon de masquer leur impuissance, leur honte et leur rancœur.

Bonheur et injustice

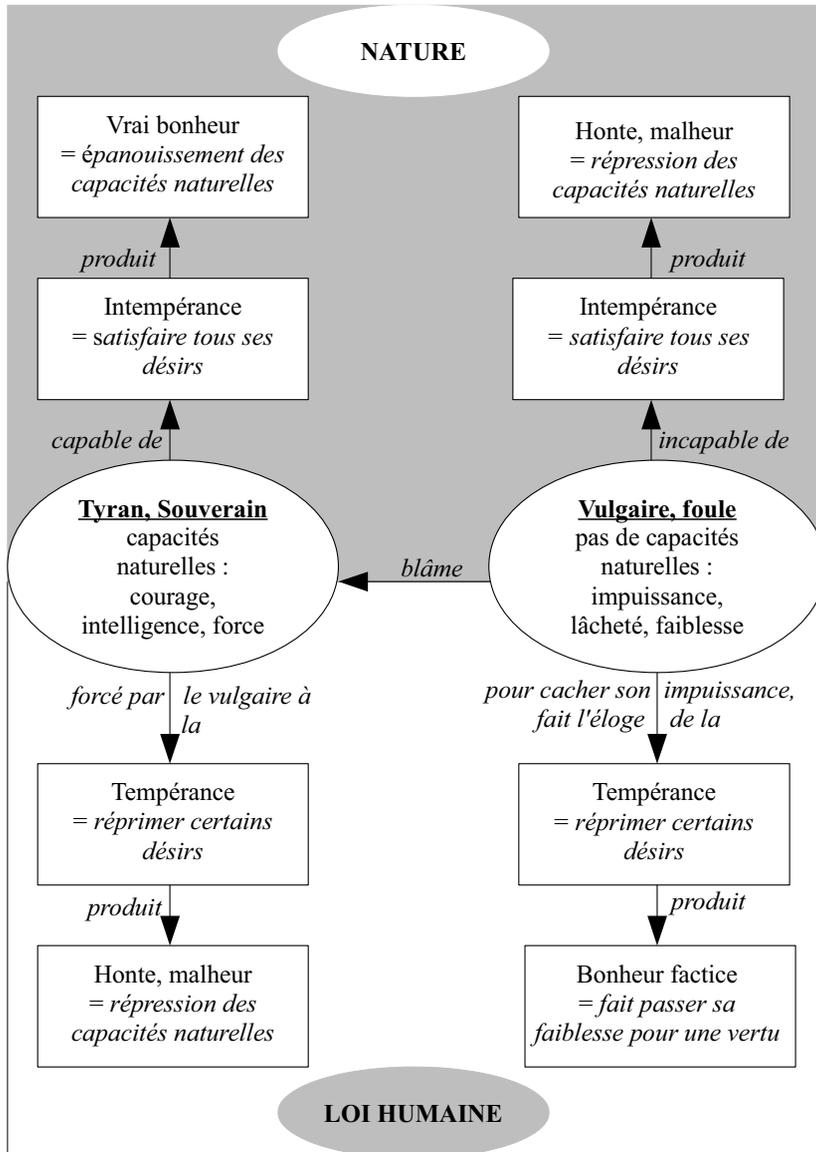
« Mais voici ce qui est beau et juste suivant la nature, je te le dis en toute franchise, c'est que, pour bien vivre, il faut laisser prendre à ses passions tout l'accroissement possible, au lieu de les réprimer, et, quand elles ont atteint toute leur force, être capable de leur donner satisfaction par son courage et son intelligence et de remplir tous ses désirs à mesure qu'ils éclosent.

Mais cela n'est pas, je suppose, à la portée du vulgaire. De là vient qu'il décrie les gens qui en sont capables, parce qu'il a honte de lui-même et veut cacher sa propre impuissance. Il dit que l'intempérance est une chose laide, essayant par-là d'asservir ceux qui sont mieux doués par la nature, et, ne pouvant lui-même fournir à ses passions de quoi les contenter, il fait l'éloge de la tempérance et de la justice à cause de sa propre lâcheté. Car pour ceux qui ont eu la chance de naître fils de roi, ou que la nature a faits capables de conquérir un commandement, une tyrannie, une souveraineté, peut-il y avoir véritablement quelque chose de plus honteux et de plus funeste que la tempérance ? Tandis qu'il leur est loisible de jouir des biens de la vie sans que personne les en empêche, ils s'imposeraient eux-mêmes pour maîtres la loi, les propos, les censures de la foule ! Et comment ne seraient-ils pas malheureux du fait de cette prétendue beauté de la justice et de la tempérance, puisqu'ils ne pourraient rien donner de plus à leurs amis qu'à leurs ennemis, et cela, quand ils sont les maîtres de leur propre cité ? La vérité, que tu prétends chercher, Socrate, la voici : le luxe, l'incontinence et la liberté, quand ils sont soutenus par la force constituent la vertu et le bonheur ; le reste, toutes ces belles idées, ces conventions contraires à la nature, ne sont que niaiseries et néant. »

Platon, *Gorgias*, XLVI, 491e-492c (IV^e siècle av. J.-C.), in *Platon, Œuvres complètes*, tome II, trad. de E. Chambry, éd. Classiques Garnier (1960), p. 259



Bonheur et injustice



Le schéma se lit du milieu vers le haut, puis du milieu vers le bas.

PRÉSENTATION DE *LA RÉPUBLIQUE*

Le titre, en grec, est *Politeia*, politique en français, *respublica* en latin. Mais Platon n'y parle pas d'une république démocratique. Il y parle d'organisation de la cité, tournée vers le bien commun et nécessitant pour cela une organisation inégalitaire. Il y parle de justice, sous-titre donné par les éditeurs, car ce dialogue commence par l'interrogation : Qu'est-ce qu'un homme juste ? De la réponse à cette question dépend le choix d'un mode de vie : est-on plus heureux en vivant dans l'injustice la plus complète, c'est-à-dire en commettant des crimes sans jamais être puni, ou en vivant dans la justice la plus complète, quitte à souffrir des injustices commises ? À cette question Calliclès répondait, dans le *Gorgias* : en vivant dans l'injustice. Dans *La République*, Glaucon et Adimante demandent à Socrate de prouver que la justice est un bien absolu, quelles que soient les conséquences qui en découlent, et même si l'on doit souffrir pour cela. Socrate le fait en comparant l'homme juste à une cité juste, car l'organisation qui rend une cité juste est la même qui rend un homme juste, et comme la cité est une plus grande entité qu'un homme, il est plus facile d'observer une cité qu'un individu. Dans une cité juste, les philosophes commandent à deux autres groupes : les guerriers, chargés de défendre la Cité, et le peuple, agriculteurs et artisans, qui produit la subsistance. Chacun de ces groupes a son parallèle dans l'individu : les philosophes représentent la raison, qui doit dominer sur le cœur, lieu du courage (les guerriers) et sur le bas-ventre, lieu des désirs (le peuple). Cependant, on ne naît pas philosophe : il va falloir donner une éducation particulière au groupe des guerriers, puis détecter dans ce groupe ceux qui ont les capacités pour être philosophes. Or, cette bonne éducation dépend de lois bien faites, qui feront des individus justes et une cité juste. Cet ouvrage politique est aussi un ouvrage d'éducation.

Les enjeux de l'Allégorie de la caverne

► De l'ombre à la lumière

L'allégorie de la caverne raconte le cheminement d'un homme, prisonnier dans une caverne, libéré, sortant de la caverne, puis forcé à y redescendre.

La caverne symbolise notre monde matériel, périssable et imparfait. L'extérieur de la caverne représente le monde intelligible. Dans ce monde se trouvent les vérités parfaites et éternelles qui ont servi de modèles pour créer notre monde : les Idées ou Formes. Il est difficile de passer d'un monde à l'autre, car nous sommes prisonniers de nos opinions, c'est-à-dire d'idées que nous avons sans savoir si elles sont vraies ou fausses. Nous croyons savoir, alors que nous ne voyons que des ombres. Sortir de la caverne, c'est donc sortir d'un monde mensonger pour entrer dans le monde de la vérité, c'est détourner son regard des choses vaines pour le porter sur la vérité. C'est la conversion philosophique, qui se fait au moment où l'on comprend qu'on ne sait rien.

► De la lumière à l'ombre

Le philosophe qui a contemplé les Idées est le plus qualifié pour gouverner la foule prisonnière de ses illusions. Il doit donc redescendre dans la caverne, alors même qu'il ne le souhaite pas, car il trouve son bonheur dans la contemplation des Idées. Il pourra ainsi éclairer la foule et la mener, grâce à de bonnes lois, à la justice. Cependant c'est une descente aux enfers : la foule préfère ses fausses certitudes, confortables et faciles, à l'exigence de la vérité. Il se peut que le philosophe n'ait même pas le temps d'éclairer la foule : il sera mis à mort avant. On reconnaît ici une allusion au funeste destin de Socrate : voulant inciter ses concitoyens à moins se soucier des ombres (la vie matérielle) et plus de la lumière (leur âme, la vérité, la justice), il en a agacé plus d'un. Il a perdu le procès qui lui a été intenté sous de fausses accusations, et a été condamné à boire la ciguë.

Vocabulaire

► Intelligible : accessible à la pensée.

Allégorie de la caverne

« Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur au loin derrière eux [...] penses-tu que dans une telle situation ils aient jamais vu autre chose d'eux-mêmes et de leurs voisins que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face ? [...] Qu'on détache l'un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser immédiatement, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière : en faisant tous ces mouvements il souffrira, et l'éblouissement l'empêchera de distinguer ces objets dont tout à l'heure il voyait les ombres. [...] Or donc, se souvenant de sa première demeure, de la sagesse que l'on y professe, et de ceux qui y furent ses compagnons de captivité, ne crois-tu pas qu'il se réjouira du changement et plaindra ces derniers ? [...] Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne et aille s'asseoir à son ancienne place : n'aura-t-il pas les yeux aveuglés par les ténèbres en venant brusquement du plein soleil ? [...] Et s'il lui faut entrer de nouveau en compétition, pour juger ces ombres, avec les prisonniers qui n'ont point quitté leurs chaînes, dans le moment où sa vue est encore confuse et avant que ses yeux ne soient remis [...], n'apprêtera-t-il pas à rire à ses dépens, et ne diront-ils pas qu'étant allé là-haut il en est revenu avec la vue ruinée, de sorte que ce n'est même pas la peine d'essayer d'y monter ? Et si quelqu'un tente de les délier et de les conduire en haut, [...], ne le tueront-ils pas ? »

Platon, *La République*, livre VII, 514a-517a (IV^e siècle av. J.-C.),
in *Platon, Œuvres complètes*, tome IV, trad. de R. Baccou,
éd. Classiques Garnier (1963), pp. 247-250